4ème année.—N° 24. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 17 mars 1906.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN $2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



TETE DE FEMME d'après GIBSON



...SOMMAIRE...



4ème année—N° 24 LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 17 mars 1906.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance.	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.

Le Violier d'Amour

L'AMOUR--ROI

Mon cœur est la ville où l'Amour est roi.

Pour l'Amour qui vient ouvrez grand les portes ;
Pour l'Amour qui vient sonnez au beffroi ;
Toutes mes chansons lui feront escorte.
Mon cœur est la ville où l'Amour est roi.

Sur toutes les tours allumez des feux.
Le Roi va venir, la ville soit claire ;
J'aurai l'âme en fête et la flamme aux yeux ;
Le Roi va venir, que tout soit lumière.
Sur toutes les tours allumez des feux.

Devant tous les seuils effeuillez des fleurs.
Le Roi va passer, la ville soit belle ;
Je veux à genoux fleurir mon seigneur ;
Le Roi va passer ; la rose est nouvelle,
Devant tous les seuils effeuillez des fleurs.

Mort, ruine et deuil : l'Amour a passé.
L'Amour est venu, les roses sont mortes.
L'Amour est venu, les chants ont cessé.
Tout est cendres ; tours, beffroi, seuils et portes.
La ville n'est plus, l'Amour a passé.

EUGENE MORAND

Ballade

En évoquant de vieilles choses.

(Vers au "Journal de Françoise")

I

Ce soir la lune se barbouille
D'un coin de nuage tremblant ;
Sur le firmament tout s'embrouille,
Et le bois sombre et les toits blancs.
Et j'écoute à mes vitres closes
La plainte qui vient du levant
Avec la neige dans le vent,
En évoquant de vieilles choses.

II

Dans mon esprit, vieille gargouille,
Où s'abîme un rêve troublant,
Je sens qu'un passé se dérouille
Sous le frisson d'échos parlants ;
Je n'en saurais dire les causes,
Mais pour moi l'effet est charmant
Je divague comme un enfant,
En évoquant de vieilles choses.

III

Demain c'est Pâque où s'agenouille
La foule des cœurs exultants,
Jésus renaît de ses dépouilles
Selon le rite des vieux temps.
L'âme où la prière se pose
A droit de croire à ses serments,
Moi j'irai prier mêmement
En évoquant de vieilles choses.

ENVOI

Dieu donnez la rosée aux roses
Et le souvenir aux absents,
Tandis que je dis : Dieu Puissant!
"En évoquant de saintes choses" !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

La Religion canadienne

Il existe, parmi plusieurs d'entre nous, un singulier esprit religieux que pour caractériser davantage, je nommerai: religion canadienne.

Qui fut son fondateur et quel est le nombre de ses adeptes? je ne saurais le dire, mais le fait de son existence ne peut être nié, et vous allez tous la reconnaître d'ailleurs dans les quelques traits que je vais esquisser au cours de cet article.

J'ai remarqué, en étudiant cette étrange religion, qui, bien qu'elle soit sans pontifes, a la prétention — en dépit de ses contradictions, — de se greffer sur la religion catholique, que ses engagements consistent surtout dans l'observance extérieure de quelques obligations du culte, sans préoccupation de ses autres exigeances et de ses sérieux devoirs.

Ainsi quand quelqu'un en allant à la grand'messe le dimanche, en écoutant les sermons, en suivant les processions, fait dire de lui: "c'est un bon chrétien", il n'y a presque pas d'actions déloyales et mauvaises dont il ne puisse, après cela, charger sa conscience en comptant sur l'impunité.

Ce qui me fait croire que, dans la religion canadienne, une fois les apparences sauves, le qu'en dira-t-on respecté, le reste devient quantité négligeable.

Bizarre système où sous un pavillon aux couleurs de l'Eglise, on sauvegarde ses intérêts personnels au détriment de sa conscience et de ce que l'on doit à Dieu.

Car, si l'on tient tellement à cette teinture de religion, si je puis m'exprimer ainsi, c'est qu'elle a été trouvée indispensable à sa réussite dans le monde des affaires, aussi bien que dans celui de la vie politique.

Malheur à celui de qui on dira qu'il a des "idées larges", ou qu'il est "avancé" !

Quand on a flétri du mot d'impie, des gens qui, au fond, sont aussi croyants que nous, on dirait qu'on a fait une grande chose pour faire apprécier et aimer la vraie religion.

Or, au sujet de quoi, lâchera-t-on le gros mot accusateur ; est-ce à propos d'une doctrine de l'Evangile qu'on met en doute, d'un dogme qu'on veut nier, ou d'une hérésie qu'on ose appuyer? Pas du tout. On qualifie les siens de libres-penseurs, pour beaucoup moins que cela.

Impie! celui qui déclare que le Père un Tel n'est pas un prédicateur remarquable.

Impie! celui qui dit que M. le curé a des taches de graisse sur sa soutane, ou qui trouve que le presbytère est plus beau que l'église.

Impie! celui qui doute d'un soi-disant miracle qu'aucune attestation sérieuse n'a confirmé.

Et voilà comment on forge des impies dans la religion canadienne. Voilà, surtout, comment on exaspère ceux qui, négligeant quelques détails, croient cependant aux grandes vérités, et qu'une étroitesse d'esprit et une haissable intolérance poussent à de déplorables extrêmes.

S'il y a un endroit où ceux qui sont véritablement incroyants — et grâces à Dieu le nombre en est infiniment petit — ont le moins de chances de revenir à la foi, c'est au Canada.

Ici, ce n'est pas un malheur de ne pas croire, c'est un déshonneur. Au lieu d'un conseil donné avec affection, qui sait? moins encore, une bonne parole fait tant de bien à une âme qui s'égare, — on frappe le malheureux d'une tare, d'un stigmate qui doit l'empêcher de prendre sa place parmi ses concitoyens. Les vertus civiques, qui ne sont pourtant pas antipathiques aux vertus chrétiennes, ne comptent pas, et pour mériter les suffrages d'un certain nombre, de ceux qui pratiquent la religion canadienne, — elles doivent, hypocritement, se parer d'une religion qu'on ne leur a pas appris à connaître assez et à aimer à fond.

Peut-on arguer que ces faux dehors empêchent un plus grand mal? Je ne saurais dire. Tout ce que je sais, c'est que l'honnêteté en souffre, et l'on ne pourra me persuader que ce soit là un plus grand bien.

La religion canadienne est absolument dépourvue de la base qui fait le vrai catholicisme, si divinement humain.

Dans cette secte extraordinaire, on commence par damner ceux qui ne partagent pas strictement toutes les idées convenues. Le diable, pour ces bonnes âmes accommode les sauces: aux jeunes enfants d'abord, qu'on menace, aux moindres peccadilles, de Satan et de sa grande fourche ; aux plus grands, qu'on envoie en enfer sans autre forme de procès.

S'il n'y avait pas à relever d'un autre tribunal plus miséricordieux, ce serait triste pour beaucoup de personnes.

Que de fois n'avons-nous pas entendu dire par de pieuses dévotes : "Ah! le diable va en faire un bon fricot!" "C'est le diable qui va être content!" Et autres aménités analogues.

Vous croyez que ces personnes ainsi vouées aux flammes éternelles sont, sans doute, d'horribles mécréantes. Point. La plupart n'ont encouru ces terribles disgrâces que pour quelques divergences d'opinions sur des sujets insignifiants, ou pour des actes très réparables, en somme, qui n'ont fait qu'attester une fois de plus de la fragilité et de la faiblesse humaines.

La contrition, pour les pratiquants de la religion canadienne, est tout entière contenue dans la peur de l'enfer. Mères, apprenez donc à vos enfants à regretter surtout leurs fautes pour le déplaisir qu'ils ont causé à un Dieu qui les a aimés jusqu'à mourir pour eux. Ce sera en mê-

Malheur à celui de qui on dira tus civiques, qui ne sont pourtant qu'à mourir pour eux. Ce sera en mê-

me temps développer, dans ces jeunes esprits, les meilleurs et les plus nobles principes. Pénétrez-les plutôt de la douleur d'avoir offensé un père que de la crainte servile de l'esclave devant le châtiment.

Mais Dieu, principe et essence de notre divine religion, est-ce qu'on y pense souvent dans la religion canadienne? J'en doute quelquefois quand je vois, à l'église, le tabernacle sans adorateurs et des fidèles dans les chapelles des bas côtés, où l'on invoque les saints qui peuvent nous rapporter quelque avantage temporel.

Car la religion canadienne est égoïste et pratique à souhait. On invoque saint Joseph pour la réussite de ses affaires terrestres, saint Antoine de Padoue pour retrouver un objet ou de l'argent perdus, saint Roch pour se préserver des contagions, saint Blaise pour les maux de gorge, sainte Appoline pour se garer du mal de dents, on baise toutes les médailles et on croit qu'on a satisfait aux devoirs de la piété la plus vive et la plus éclairée.

Certes, il est bon d'invoquer les saints, de solliciter leur puissante intercession, mais est-il juste de ne les prier que pour notre bien-être matériel? est-il chrétien d'ailleurs, de négliger le Maître, même pour les plus méritants de ses serviteurs?

"Dans notre pays, disait un saint abbé que nous connaissons tous bien, il y a trop de dévotions et pas assez de religion."

Si nous dépouillions la religion,— la vraie, — de toutes les mesquineries, de toutes les bassesses dont nos idées misérables et bornées lui font trop souvent un manteau, si nous la montriions noble et grande, juste et miséricordieuse, si nous étions, en un mot de vrais chrétiens et non pas des mannequins de catholiques, ne ferions-nous pas plus, par nos exemples et notre charité, pour ramener ou conserver au Christ les âmes qui tentent de s'en éloigner, que par nos blâmes et nos anathèmes?

Je le crois.

Je le crois.

FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

P. S. — Dans mon dernier article, "Mentalité canadienne", une phrase omise par le typographe, change le sens de l'alinéa. Au lieu donc de: "Défions-nous de devenir bientot des "arriérés", sans nous en apercevoir, et de continuer à nous vanter de talents qui, restés sans utilité, sans bénéfices, serviront plutôt à notre gloire", il faudra lire:

"Défions-nous de devenir bientôt des "arriérés", sans nous en apercevoir, et de continuer à nous vanter de talents qui, restés sans utilité, sans bénéfices serviront plutôt à notre dépréciations qu'à notre gloire."

F.

Les violettes meurent

A MESDAMES FLYNN ET PERODEAU

A la mémoire de mes chères petites amies, May et Alice.

Oh! pourquoi faut-il que les violettes meurent!... Elles embaument si discrètement et leur parfum, très doux, charme si bien nos âmes faites pour l'enivrement des célestes arômes ; à peine écloses, oh! pourquoi faut-il qu'elles meurent!

Un jour, elles apparaissent et tout autour, c'est la joie. ... La nature frissonnante les accueille quand elles sont encore tout imprégnées de la rosée divine, et alors le ciel est bleu d'un azur infini, le soleil répand des flots de lumière d'or...

Devant "ce rayonnement des choses", comme tout ce qui les environne, les violettes sont heureuses d'un bonheur si complet que leur petite âme fraîche et pure ne voit pas qu'il y a des "joies sans lendemain"!

Et tandis que les oiseaux se penchent doucement vers elles comme pour recueillir le souffle léger et parfumée qu'elles exhalent à "plein calice", rieuses et ferventes les violettes vont vers l'avenir...

rieuses et ferventes les violettes vont vers l'avenir...

C'est le Printemps, et c'est le sourire... le sourire de la vie...

Hélas! les larmes sont là tout auprès,et Dieu a voulu qu'elles fussent bien amères et tirées toutes brûlantes des cœurs mêmes pour arroser les tombes des violettes... des pauvres petites violettes qui souffrent une agonie dont nul ne connait l'amertume! Ceux-là mêmes qui les aiment en ignorent l'infinie tristesse! Ni révolte, ni sanglots ne trahissent la douleur d'une violette qui se meurt, et cependant la force lui manque, mais, sans un murmure, elle glisse inanimée sur la terre froide... La compassion humaine ne saurait ressentir cette souffrance intime des fleurs parce que leur sort, ainsi que celui des anges, est bien au-dessus des choses de ce monde... Nous ne pouvons pas savoir! Et pourtant un lien invisible unit leur muette désolation à nos destinées ! Frémissants d'une pitié attendrie, nous contemplons avec angoisse les pauvres petites violettes accablées . . . Nous voudrions les soutenir dans leur détresse, mais nous ne pouvons rien : la mort des fleurs renferme des mystères que l'on ne peut comprendre... leur sacrifice est une plainte si douce qu'elle ne nous parvient pas...

Elles vivent avec nous quelques heures, puis lentement s'inclinent, s'inclinent... et leur âme s'envole en nous effleurant avec la douceur enveloppante d'un baume. ..

Pourquoi, oh ! pourquoi faut-il que les violettes meurent !

UNE AMIE.

Miniature de Lady Laurier

La miniature de Lady Laurier, peinte par Mlle Schmitt, est terminée et sera mise en exposition chez Morgan, square Phillipps, samedi, le 17 mars. Le public, en général, est invité à l'aller voir. L'exposition ne durera qu'un jour, car, on doit expédier immédiatement cette œuvre d'art, à Paris, pour l'ouverture du Grand Salon, aux premiers jours d'avril.

Salon, aux premiers jours d'avril.

Lettre d'une marraine à sa filleule

Ma bien chère filleule,

Laisse ta vieille marraine te parler longuement sur un sujet qu'elle a bien à cœur. Ecoute-la avec patience, car, c'est ton bonheur qu'elle a en vue, et lors même que tu la trouverais quelque peu radoteuse, la sincérité de ses intentions, l'intérêt qu'elle te porte doivent lui valoir toute ta bienveillante et affectueuse attention.

Dans trois mois, mon enfant, tu quitteras pour toujours le pensionnat. Ton bagage de science se compose d'un peu de musique, de dessin, de géographie, d'histoire et de littérature : tu connais assez bien ta grammaire et tu écris de jolies lettres ; quant à l'arithmétique, les règles de trois simples ou composées ne t'inquiètent nullement. Tout ceci pourrait à la rigueur être suffisant si l'on pouvait t'assurer que ton papa vivra aussi longtemps que toi, ou que tu te marieras. Mais on ne connaît jamais l'avenir. Supposons le cas où ton père mourrait: tu ne pourrais vivre sur le peu d'argent qui te reviendrait et alors que ferais-tu pour gagner ton pain quotidien et les quelques toilettes nécessaires? Quant au mariage, ne t'y fie pas trop, car les jeunes filles de ta condition se marient difficilement, sans dot, de nos jours. Tu dois donc considérer le mariage comme une chose très problématique: d'ailleurs tu ne voudrais pas, j'espère, descendre au rôle de demoiselle à marier, car il est trop humiliant. Consacrer une partie de sa vie uniquement à attendre un épouseur, quel gaspillage de temps! Passer cinq ou dix ans rien qu'à se pomponner afin d'attirer les garçons à marier, quel triste rôle! Non, tu es trop fière et trop sensée pour perdre ainsi ta belle jeunesse. Cette jeunesse, il faut l'occuper autrement et le meilleur moyen c'est de la consacrer à l'étude d'un art ou d'une profession ou encore à l'apprentissage d'un métier. Dans les trois mois qui te reste à passer au pensionnat, étudie tes goûts, tes aptitudes, tes penchants, et dès que tu auras trouvé quelle branche d'étude ou quel métier te plaît le plus, prends la ferme résolution d'entreprendre cette étude ou ce métier dans le but de t'en faire une carrière. Nous avons tous des aptitudes particulières, il s'agit seulement de les découvrir. Ces aptitudes entraînent notre goût et c'est ce qui fait que le travail nous est agréable ou détestable selon que l'on a suivi ou non ses inclinations. Le travail devrait être pour tous, une source de jouissances et quand il ne l'est pas, c'est qu'il a été embrassé sans discernement.

Quand un jeune homme sort du collège, il s'occupe immédiatement du choix d'une carrière ; je te demande pourquoi dans une époque avancée comme la nôtre, les jeunes filles n'en feraient pas autant, surtout les Canadiennes parmi lesquelles il y a si peu d'héritières?

Avec une profession ou un métier, la jeune fille est indépendante ; elle a sa bourse à elle ; elle dépense son argent comme bon lui semble et elle est en garde contre les retours du sort. Que le chef meure, sa situation financière ne change pas, et si elle se marie avec un homme pauvre, elle peut lui aider à grossir le pécule du ménage, de même que si elle devient veuve, ses enfants sont à l'abri de la misère.

Etre obligée de tendre la main toute sa vie, d'abord à son père, puis à son mari, n'est-ce pas humiliant? Est-ce qu'il n'est pas temps pour la femme de réveiller chez elle un peu d'esprit d'indépendance? N'avons-nous pas une intelligence qui est au moins l'égale de celle de l'homme et n'en pouvons-nous pas faire usage? Si nous n'avons pas la force musculaire de ces messieurs, n'avons-nous plus d'adresse qu'eux, et n'y a-t-il pas maints emplois qui ne demandent que la dextérité ?

Alors même, ma chère filleule, que tu serais toujours à l'abri du besoin n'y a-t-il pas sans cesse en nous une foule de désirs qui ne sauraient être satisfaits à moins que nous ayons une bourse personnelle ? Et puis ce sont les revenus pour le vieil âge qu'il faut se créer, ce sont les parents pauvres qu'il faut aider, enfin il y a une foule de choses qui demandent de l'argent, et où prendras-tu tout cet argent si tu n'en gagnes point ?

Maintenant, supposons le cas ou une tranche du Pérou te tomberait dans les mains, un beau matin : voudrais-tu passer toute ta vie dans l'oisiveté, n'ayant pour tout horizon intellectuel que les bals, les réceptions et les soirées? Est-ce que toute ton ambition se bornerait à la recherche de quelques succès mondains qui finiraient avec la première neige tombant sur tes cheveux ?

Non, la vie est trop courte pour la gaspiller ainsi, et il y a trop de belles et bonnes choses propres à la remplir dignement et noblement pour aller la passer à faire des simagrées mondaines, à sourire à des gens dont on s'occupe comme de l'homme dans la lune — seulement parce qu'ils appartiennent à la soi-disant bonne société!

Tu voudrais, j'en suis sûre, consacrer une bonne partie de tes journées à l'étude qui, seule, donne au temps toute la valeur qu'on lui attribue. Tu ne voudrais pas t'endormir dans une médiocrité satisfaite; tu voudrais exceller dans quelque chose, comme tous, nous le pourrions, si seulement nous voulions.

Oh ! je sais que dans le couvent aristocratique où tes parents t'ont fait élever, que l'on considère comme déchoir de travailler; mais crois-moi, mon enfant, la grande majorité de ces fillettes qui posent aux demoiselles riches n'ont pour tout re-

venu que les appointements de leur père. Ces pauvres hommes suent souvent sang et eau, ne prennent jamais de vacances et se ruinent avant l'âge, rien que pour satisfaire la vanité de ces demoiselles qui n'ont pas le cœur ni l'esprit de s'apercevoir qu'elles jouent un rôle de parasite. Voudrais-tu faire comme elles ? Non, mon enfant, je te connais trop pour cela.

Les études que tu as faites au pensionnat, ne sont que des études préparatoires. C'est à ta sortie du couvent que va commencer le vrai travail. Est-ce que les hommes croient en savoir assez quand ils sortent du collège ? Ferment-ils alors pour jamais leurs livres? Mettent-ils le mot fin à leurs études ? Au contraire, ils savent qu'ils n'ont fait que préparer leur intelligence pour de plus grandes choses, de même qu'enfant l'on t'a montré à lire afin que tu fusses capable d'apprendre tout ce que tu sais aujourd-hui.

On ne reste jamais stationnaire dans la vie : ou l'on monte, ou l'on descend. Il en est de même pour tout, pour la finance comme pour la science. Voudrais-tu rétrograder?

Mets de côté tous les vieux préjugés, reliques d'un âge mort: étudie tes goûts et si tu es portée vers le travail manuel, n'aie pas honte de ton choix et embrasse la carrière qui te plait. Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens. On ne vit pas seulement de science, de littérature et d'art: il faut aussi se vêtir, il faut manger et toutes ces choses entraînent ou plutôt créent de bons métiers parmi lesquels tu peux en choisir un qui accouplé avec ton instruction fera de toi une personne utile à la communauté, aimable et indépendante. Du reste, avec l'aide de la science on peut faire monter un métier jusqu'à l'art.

Je fonde de grandes espérances sur toi, ma très chère filleule; irais-tu les rendre vaines? J'attends ta réponse avec beaucoup d'impatience.

Ta vieille marraine qui t'aime de tout son cœur,

BLANCHE-YVONNE.

Lowell, Mass.

Le livre de Mme Vianzone

Mme Thérèse Vianzone vient de publier le récit de son voyage aux Etats-Unis et au Canada, en un superbe volume de près de quatre cents pages, orné de plusieurs illustrations représentant pour la plupart les personnages les plus remarquables, rencontrés dans sa tournée d'Amérique.

Parmi ces gravures, signalons celles de Mme Théodore Roosevelt, M. Roosevelt, le cardinal Gibbons, M. Charles-Joseph Bonaparte, Mme Julia Ward-Howe, sir Wilfrid Laurier, etc.

Ces "Impressions d'une Française en Amérique" sont écrites sous forme de lettres à une amie, au cours desquelles, l'auteur décrit d'un style alerte et avec une élégante simplicité, les événements qui marquent son itinéraire et les nombreux endroits qu'elle a visités. Cette description anecdotique, vécue au jour le jour, fait se mouvoir et agir, dans des décors qui gardent leur couleur et tout leur caractère, des figures, qu'une plume aimable, — bienveillante à l'occasion,—arendues sympathiques et nleines d'intérêt.

"Mme Thérèse Vianzone, lit-on, dans le "Figaro", se contente de noter ses impressions, de raconter ses visites, de dire ce qu'elle a vu et ce qu'elle a entendu ; mais, comme il se trouve qu'elle sait admirablement regarder et voir et que ses interlocuteurs furent, tour à tour, les représentants de toutes les classes et de toutes les opinions, depuis Carnegie jusqu'au cardinal Gibbons et à M. Wilfrid Laurier, elle est arrivée ainsi à nous donner un des documents les plus précieux, les plus originaux, les plus vivants que nous ayons eus depuis longtemps sur cette passionnante Amérique."

Le Canada et les Canadiens n'auront pas à se plaindre de la part que leur a faite Mme Vianzone. Son livre contient des pages émues sur les origines de Québec et celles de Montréal ; ce qu'elle voit, chez nous, ce qu'elle entend, ainsi que tous les compatriotes dont elle fait connaissance et qu'elle nomme aimablement à mesure qu'ils se présentent à elle, ne font qu'exciter ses dispositions bienveillantes à notre endroit.

Mme Vianzone avait laissé un souvenir agréable de son passage au Canada. Les personnes qui ont eu l'avantage de l'approcher ont subi le charme de sa gaieté communicative, de sa grâce aimable et de son exubérante bonté.

Je ne crois pas qu'il soit possible à celles-là de douter un seul instant de l'excellence de l'intention de Mme Vianzone en quelque situation que ce soit. C'est pourquoi je me permettrai de regretter l'interprétation peu charitable que l'on a prêtée à l'interview donnée à M. Adolphe Brisson et qu'il a racontée dans son livre: "L'Envers de la Gloire".

Je sais qu'en certains milieux on s'est fort scandalisé de ces pages, et, le retentissement de cette malédification, — dont on a parlé, d'ailleurs, dans des conférences publiques, — a été assez général pour qu'il m'autorise à en dire ici quelques mots.

Un passage surtout de ce fameux article a été discuté, commenté, je pourrais dire torturé, jusqu'à ce qu'on lui ait prêté un sens tout autre que celui qu'elle méritait.

Cette page, je la livre ici au meilleur jugement de mes lecteurs.

Après avoir raconté comment l'Amie — c'est Mme Th. V. — a lié connaissance avec celui qui devait exercer sur son esprit une influence heureuse si puissante, M. Adolphe Brisson continue:

"Les semaines s'écoulent. La pénitente continue de s'enivrer du vin de cette parole, qui lui devient nécessaire, comme l'air qu'elle respire. Et peu à peu un sentiment tout

neuf l'envahit, la soulève au-dessus d'elle-même ; elle ne sait pas s'il est d'essence humaine ou divine, ni ce qu'elle aime le plus, des paroles consolantes qui lui sont versées ou de celui qui les verse, et si c'est Dieu qu'elle aime en Didon ou Didon qu'elle aime en Dieu. Mais elle aime! Son affection, sa piété filiale a des accents si passionnés, que le père en éprouve quelque remords. Il s'accuse d'avoir déchaîné cet orage. Il cherche à l'apaiser.

"Soyez calme, soyez forte. Regardez plus haut. Je ne dois pas, je ne veux pas être dans votre vie un élément de trouble. J'y serai une énergie pleine de sérénité."

"Ce sont les conseils de la sagesse. Il est bien rigoureux de s'y attacher. Il y a telle minute où les plus fermes résolutions s'évanouissent. La jeune fille ne vit plus que dans l'attente de cette voix qu'elle espère chaque jour, et dont le charme la persuade et dont l'accent la vivifie. Elle s'exalte à ce point que le père Didon s'en épouvante. Il est lentement gagné par cet incendie qui la consume. Quelquefois, au milieu de ces conversations, où bien des choses qui palpitent en eux-mêmes n'osent s'exprimer, il se réfugie dans la prière: "A genoux, ma fille! Récitez avec moi le Pater!"

"L'invocation produit son miraculeux effet. Quand ils se relèvent, leur agitation est calmée, leur paix reconquise. Mais ces luttes perpétuelles, cette crise sans cesse conjurée et renaissante, offrent des dangers que le père Didon devine et redoute. Il exige qu'on les fuie. Il impose à sa pénitente, et il s'impose ce sacrifice. Elle s'en ira très loin, durant des mois, durant des années jusqu'à ce que sa raison ait vaincu ses sentiments. Et lui aussi, il étouffera cette faiblesse, contre laquelle il n'avait plus d'armes, il repoussera l'aiguillon du péché, il s'arrachera à sa mortelle douceur.

"Elle courba la tête, elle partit. Pendant près de trois ans elle s'exila. Et leur vertu fut victorieuse."

Ce qui ressort clairement de ces lignes et de toutes celles qui suivent, c'est la pureté demeurée inviolable de ce mutuel attachement.

Que l'Amie ait manqué de discrétion en livrant à un public, souvent malintentionné, les chers secrets de son âme, cela peut être discuté ; que l'écrivain qui a rapporté les détails de son entrevue, en ait exagéré les mots par un effet de sa riche imagination de brillant journaliste, cela peut encore être admis. Mais que l'on puisse, un moment soupçonner le but moral et l'intention pieuse de Mme Th. V. — trop connue maintenant pour que son pseudonyme la dérobe entièrement — cela ne saurait élever l'ombre même d'un doute dans l'esprit de tous ceux qui ont eu le privilège de la voir de près et de vivre dans son intimité.

Je n'ai pas mission de défendre Mme Vianzone contre les accusations malicieuses que l'on a portées contre elle ; elle-même refuserait, je suis sûre, d'y répondre. Dans sa conscience de chrétienne, et, forte du témoignage intérieur qu'elle lui offre, elle garderait peut-être le silence digne qui convient en la circonstance.

Mais, je tenais, pour ma part, à dissiper certaines hésitations en déclarant hautement que les intentions de Mme Vianzone, en permettant la publication du "Cœur du Père Didon" n'ont été que de prouver la sainteté de celui qui fut son père et son ami spirituel, le triomphe de son humilité et de sa vertu, dans les épreuves de tous genres qui l'ont assailli, et, sa lutte victorieuse contre ces "embûches roses" qui cachent de si périlleux écueils...

Je rappellerai encore que durant son séjour à Montréal, l'auteur d'"Impressions en Amérique" et de "En Terre Sainte", a reçu de la part de Sa Grandeur l'Archevêque de Montréal, l'accueil le plus cordial comme le plus flatteur. C'est Mgr Bruchési qui a fait ouvrir à Mme Vianzone les portes de la plupart des couvents de notre ville et qui a permis que des conférences y fussent faites, ainsi qu'à l'Université. Cela prouve la grande estime en laquelle Sa Grandeur tenait Mme Vianzone et rend superflu tout ce que je pourrais ajouter sur ce délicat sujet.

Nos lecteurs verront avec plaisir, un extrait des "Impressions d'Amérique" publié dans une autre colonne. Il suffira pour prouver le grand intérêt que peut leur offrir ce livre, qui obtiendra parmi nous, j'en ai la conviction, un tangible et réel succès.

FRANÇOISE.

Angeline de Montbrun

La critique de ce remarquable roman, écrite par M. Ls. Fréchette, paraîtra dans le prochain numéro du "Journal de Françoise".

Le numéro de Pâques du "Journal de Françoise" contiendra une "Lettre d'Ottawa" de notre collaboratrice favorite, Yvette Frondeuse.

FRONTENAC INTIME (x)

1652-1658

D'apres les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

Disons, tout de suite, et sans ambages, que leur maison de la rue des Tournelles, pas plus que leur château de l'île Savary, près de Blois, ne furent jamais un "foyer domestique" pour ce "si aimable homme et cette femme si merveilleuse qui ne duraient pas aisément ensemble."

Sans doute, Frontenac était chez lui, Madame chez elle à la maison de la rue des Tournelles, mais ni l'un ni l'autre n'y furent jamais "chez eux". Disaient-ils "chez nous" en parlant de ce domicile? J'en douterais presque, aussi sûrement que je parierais qu'en France, Louis de Buade ne s'appelait pas alors — de 1658 à 1672 — le comte de Frontenac, mais le mari de la comtesse de Frontenac, tant il y tenait un rôle effacé, car Madame était bien en tous lieux, maîtresse de céans, faisant, à volonté, la pluie ou le soleil, c'est-à-dire le beau ou le mauvais temps, au choix de son caprice, de son tempérament et de son caractère dont l'humeur avait des sautes de vent d'une violence et d'une instantanéité affolantes.

Ce n'était pas un foyer que leur maison, mais un pied-à-terre, banal comme un garni, triste comme une table d'hôte, indifférent comme elle. Ils s'y rencontraient sans doute à l'heure du repas ou du coucher, comme les pensionnaires attitrés d'un restaurant quelconque mais n'y retrouvaient jamais l'intimité délicieuse du "home sweet home", mot intraduisible comme le bonheur qu'il représente. Puis ils s'en allaient, chacun de son côté — ici le mot du Père Rochemonteix est très exact — à leurs rendez-vous littéraires ou politiques: Madame, chez une "précieuse", à la ruelle de la marquise d'Uxelles, par exemple, poser pour un des personnages de la "Princesse de Paphlagonie", Monsieur, chez son grand protecteur, le maréchal de Bellefonds, causer de ses petites affaires militaires, financières, diplomatiques ou autres, cherchant à les avancer le plus possible. Bref, les époux Frontenac devaient mener une vie non pas intime, mais parallèle comme ces scènes de comédie qui fourmillent dans l'œuvre de Molière. Plût à Dieu! qu'elles fussent toujours aussi drôles et toujours aussi gaies! "Frontenac et uxor!" c'était un beau nom de raison sociale, mais rien de plus! Cette famille n'avait pas de foyer; on n'y trouvait qu'un salon et dans ce salon deux mondains, deux élégants, deux camarades, au sens militaire et boulevardier de ce mot-là. Le jugement prononcé par Mademoiselle de Montpensier sur la comtesse de Fiesque s'appliquait avec une parfaite justesse aux époux Frontenac et l'on pouvait le répéter sur eux en toute sécurité de ressemblance et de vérité:

"C'est une dame — et un galant homme — qui font bien les assemblées, chez qui il y a plaisir d'aller en voir, qui parent un cercle admirablement, mais avec qui il n'y a pas plaisir de demeurer."

Singulière existence que cette vie tapageuse et frivole, sans tendresses, sans intimités, où plus rien de sentimental n'entrera désormais comme facteur ; vie absolument triste, en réalité, malgré l'éclat des plus séduisants dehors, l'agitation, la fièvre qui la possèdent, l'entraînement dans un tourbillon vertigineux de plaisirs et d'intrigues interminables.

On s'aimait cependant encore, mais d'une étrange manière: par orgueil ; à cause, précisément, de ces succès mondains, politiques ou militaires que remportaient cette brillante épée et ce brillant esprit, unis, par alliance offensive et défensive, contre tout ce qui pourrait faire obstacle à leur commune fortune et à la conquête de ce bien, inestimable entre tous: la faveur du Roi. Ces deux cœurs qu'un amour romanesque avait embrasés se fondirent presque aussitôt à un feu encore plus intense, celui de l'ambition. L'ambition! Mais elle fut, jusqu'à la mort, la raison essentielle de ce pacte tacite mais formel comme la liberté individuelle absolue des parties contractantes en fut la condition "sine quâ non". Sans bruit de paroles, comme sans crissement de plumes, ni de vive voix, ni par écrit, les deux partenaires s'étaient juré secours réciproque et mutuel appui dans cette campagne de gloire, et cette course aux honneurs qu'ils allaient mener et fournir avec une vigueur et un brio incomparables. Jamais serment ne fut, de part et d'autre, aussi fidèlement et aussi loyalement tenu. Pour se comprendre aussi parfaitement il avait suffi d'un regard à ces deux âmes pareilles: la brillante épée de "l'homme si aimable", et le brillant esprit de "cette femme si merveilleuse" avaient confondu leurs éclairs. Et ils en demeuraient aussi fascinés qu'éblouis.

Tout n'était point rose cependant, dans le ménage Frontenac: on n'y recevait pas exclusivement la visite des belles Précieuses ou de Gaston d'Orléans. Les créanciers, qui n'avaient pas osé relancer leur débiteur à Saint-Fargeau, Chambord et autres lieux nantis du "droit d'asi-

(x) Voir le "Journal de Françoise" du 3 mars.

le'' de par l'exil de la duchesse de Montpensier, exil dont icelui débiteur suivait les stations avec une dévotion aussi édifiante...... qu'intéressée, les créanciers de Frontenac, dis-je, le voyant pour de bon installé rue des Tournelles, se mirent en frais de lui rendre visite par ministère d'huissier. Je présume qu'on les y recevait fort bien, car ils y revenaient plus qu'à leur tour, et en nombre toujours croissant, comme la popularité de leur hôte. Tant et si bien, que six ans seulement après la rupture avec la Grande Mademoiselle la position financière des époux Frontenac devint à ce point embarrassée qu'ils durent, à la date du 24 septembre 1664, faire cession de tous leurs meubles et immeubles. Subséquemment, Madame de Fronune "séparation de biens", racheta une "séparation de biens" racheta la terre de l'Ile-Savary (1), près Châtillon-sur-Indre, ancienne propriété de son mari, domaine qui rapportait 4,000 livres de rente.

Les "Mémoires" du duc de Saint-Simon et les annotations savantes de leur éditeur Régnier établissent donc qu'à partir de l'année 1664 Frontenac et sa femme "vécurent séparés... de biens". Ils prouvent, en même temps, l'erreur inexcusable de l'archiviste Bédard qui, sur les quatre mots essentiels d'une phrase de capitale importance, en laisse deux au fond de son encrier.

En effet, dès 1880, Bédard publiait sa conférence sur la "Première administration de Frontenac" où il disait: "Après ces événements (ceux de la Fronde) le comte et la comtesse de Frontenac vécurent séparés." Et voilà vingt-cinq ans et plus que cette erreur historique court nos bibliothèques publiques avec l'"Annuaire" de l'Institut Canadien de Québec (2). Je laisse au lecteur le soin de calculer le nombre de dupes qu'elle a faites au dépens de la bonne renommée des époux Frontenac. La vérité, pour n'être connue que d'un petit nombre, ne perd rien de son intégrité: le témoignage de la classe instruite lui suffira. La confier à l'élite, c'est encore le meilleur, le plus sûr, et le plus rapide moyen de l'apprendre à la foule ignorante ou préjugée.

Si les fâcheuses distractions de Bédard agacent, la mauvaise foi manifeste des "Mémoires" de Saint-Simon scandalise. La médisance, odieuse souvent, cruelle toujours, est tolérable et tolérée chez les historiens à cause de la vérité dont elle fait partie intégrante ; mais la calomnie pure et simple, la diffamation, perverse autant que lâche, quelle en est, quelle en sera jamais l'excuse ? Cependant n'est-elle pas le procédé favori de Saint-Simon vis-à-vis des personnages les plus illustres de son siècle, témoin ou plutôt victime Louis XIV lui-même, qu'il accuse d'avoir fait empoisonner Louvois? J'en emprunte un nouvel exemple à l'état de gêne financière de Frontenac. Ne dit-il pas, le charitable duc, à l'occasion de sa première nomination : "Pour l'en dépêtrer (de sa femme) et lui donner de quoi vivre ils (ses amis) lui procurèrent, en 1672, le gouvernement du Canada où il fit si bien de longues années, qu'il y fut renvoyé en 1689, et y mourut, à Québec, à la fin de 1698 (3)."

J'ai précédemment raconté (4) comment Frontenac — de 1672 à 1682 surtout — loin de se réjouir d'être dépêtré de sa femme, était, bien au contraire, fort heureux d'entretenir avec elle la correspondance active que l'on sait. C'était bien elle, en effet, cette habile et vaillante diplomate, qui le dépêtrait plus souvent qu'à son tour des embarras toujours renaissants que lui causaient ses coups d'autorité, ses frasques aussi violentes que burlesques, et, plus que tout, l'extrême irritabilité de son caractère aussi impérieux que despotique.

J'ajouterai aujourd'hui que ce même Frontenac, vivant en France, loin de souhaiter d'être dépêtré de sa femme par des amis compatissants et sympathiques, remerciait encore sa bonne étoile d'avoir en la "Divine" non-seulement une habile vaillante diplomate à son service, mais une femme homme d'affaires, d'esprit, d'empire et de volonté, qui le dépêtrait, elle seule, et toujours à son tour, des embarras financiers sans cesse renaissants où s'embourbait ce gaspillard incorrigible, ce prodigue incurable, ce gentilhomme "le plus parfaitement ruiné du royaume de France."

Tout ce que je demande à mon lecteur de retenir de cette calomnie historique est ceci :

La commission de Frontenac comme gouverneur du Canada ne lui fut pas obtenue par d'influents protecteurs, heureux de le dépêtrer de sa femme et de lui donner de quoi vivre, mais par de véritables amis fiers de sortir de l'obscurité un brave officier tout couvert de blessures, et beaucoup moins préoccupés de le tirer de la gêne, que de le couvrir d'honneurs. Ce coup de faveur ne fut pas un coup d'argent pour Frontenac dont l'escarcelle criait famine. En effet, — et ce détail a sa valeur — le traitement du gouverneur du Canada se chiffrait officiellement à cette époque — 1672 — à 3,000 livres tandis que le revenu de la terre de l'Ile-Savary, rachetée par Madame de Frontenac, et dont elle vivait avec son mari, s'élevait à 4,000 livres.

Si les "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier abondent en renseignements sur Frontenac et la "Divine" ils gardent, en revanche, sur leur unique enfant, François-Louis de Buade, un silence absolu. Trois millésimes suffisent à raconter sa vie. Il naît, à Paris, le 7 mai 1651, et on le met en nourrice

---

(1) Cf: "Mémoires" de Saint-Simon, note 6 de la page 271 du tome 14, édition Régnier.

(2). Cf: "Annuaire" N° 7, année 1880, page 4.

(3) Cf: "Mémoires" pages, 269-270, tome 14, édition Régnier.

(4) Cf: "Frontenac et ses amis", page 67.

à Clion, (5) où il demeurera quatre ans. Il est baptisé le 13 mai 1655, à l'église de St-Sulpice, à Paris: parrain, Messire François d'Epinay, marquis de Saint-Luc, beau-frère de Frontenac ; marraine, Marie de Bragelonne, veuve de messire Claude Le Bouthillier, en son vivant surintendant des finances et ministre d'Etat. Cette dame LeBouthillier n'est autre que la brillante châtelaine de Pont-sur-Seine, l'amie intime et l'hôte de Mademoiselle de Montpensier. On sait de plus que François de Buade, à l'âge de vingt ans, fut tué, à la tête de son régiment, au service de l'évêque de Munster, au combat de l'Estrumvic, au début (septembre 1672) de la guerre de Hollande. L'année suivante, Frontenac faisait chanter un service solennel pour le repos de l'âme de son fils dans la cathédrale de Québec, où le Père Récollet, Eustache Maupassant, prononça l'oraison funèbre du jeune officier.

Et c'est tout, absolument tout ce que nous fournissent Jal et le Père Anselme à son sujet. Son nom ne semble sortir de l'obscurité des régistres de l'état civil que pour y rentrer aussitôt et plonger à jamais dans les épaisses ténèbres de l'inconnu historique. Il passe comme un bolide et donne un bel éclair en tombant dans la mort, comme l'autre dans le vide. Mais, encore une fois, ces bribes d'informations, ces miettes de renseignements ne suffisent pas à notre insatiable et gourmande curiosité.

Où François de Buade vécut-il les délicieuses années de sa première enfance, de son adolescence et de sa jeunesse? Chez ses parents, à Paris, à leurs maisons de la rue des Tournelles ou du quai des Célestins, ou chez sa marraine, au château de Pont-sur-Seine? Questions oiseuses autant qu'inutiles, car elles demeurent aujourd'hui sans réponses. Les documents, qui seuls les pourraient donner, sont ou disparus ou détruits. Et pourquoi inclinerai-je à croire que le fils de Frontenac fut à la fois un enfant délaissé et un filleul choyé? C'est que, dans ma conviction profonde, la maison de la rue des Tournelles ou celle encore du quai des Célestins, pas plus que la garçonnière de l'Ile-Savary, n'avaient de foyer domestique. Or, l'assise par excellence du foyer domestique c'est le berceau, c'est l'enfant, lien d'incomparable force et d'incomparable douceur qui retient, réunit et garde jusque dans l'éternité les deux cœurs auxquels il doit la vie. Frontenac et Mademoiselle de Neuville qui, fiancés, s'étaient aimés avec une passion voisine de l'idéal atteint par Roméo et Juliette, Frontenac et la "Divine", dis-je, moins que personne en apparence, n'avaient besoin de cette attache merveilleuse, l'enfant, pour consacrer et resserrer davantage l'intimité de leur union. Plus qu'à personne, en réalité, elle leur était nécessaire, indispensable. Les mariages en coup de tête — et le leur, celui du 28 octobre 1648, en était un — valent peu comme tendresse durable et fidélité sereine. Ces amours furibonds ne sont que feux de paille brûlant très vite, s'éteignant de même et donnant toujours beaucoup plus de fumée que de flamme, plus de cendres que de chaleur. Images frappantes de ces foyers mondains où l'enfant n'est qu'une surcharge, qu'un embarras, plutôt qu'un talisman et une récompense.

Nous faudra-t-il donc conclure, du silence absolu des "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier sur le jeune François-Louis de Buade, que la "Divine" ne fut pas une "bonne mère", au sens populaire, aussi affectueux que vrai, de ce mot-là? Il serait téméraire peut-être de l'affirmer, car rien, pas même ce silence accusateur des archives historiques de l'époque, n'autoriserait le prononcé d'un jugement aussi sévère.

D'autre part, j'admets, en toute sincérité, m'être laissé surprendre et emporter trop loin par mes sympathies pour Madame de Frontenac quand j'écrivais, en 1902, au sujet de son refus de suivre son mari dans son gouvernement du Canada:

"La comtesse ne fut pas lente à choisir qui, de son fils ou de son mari, elle devait quitter. Elle n'hésita pas un instant: placée entre ses devoirs d'épouse et de mère elle opta pour ceux-ci" (7)

Plus je relis les "Mémoires" de Montpensier et plus je me convaincs que "ses devoirs de mère" ne furent pas la raison déterminante de son refus de suivre Frontenac au Canada, en 1672. Quand Madame de Frontenac agit de la sorte elle ne céda qu'à la crainte d'un périlleux voyage (8) et des ennuis de la vie presque sauvage que l'on menait à Québec à cette époque. L'archiviste Bédard a eu raison d'écrire: "Madame de Frontenac ne vint jamais au Canada, et j'attribue cet éloignement plus à la répulsion et à la frayeur que lui inspirait le Nouveau-Monde, elle qui était habituée à la vie élégante et raffinée de la Cour, qu'à l'aversion qu'elle entretenait contre son mari."

La seule pensée de traverser la

---

(5) "Il semble naturel de penser que le petit Frontenac, dont la mère tenait la campagne à la suite de la Grande Frondeuse, Mademoiselle d'Orléans, et dont le père ne pouvait guère veiller sur ses premiers jours, fut mis en nourrice à Clion, arrondissement de Châteauroux, diocèse de Bourges."

Cf: Jal: "Dictionnaire biographique et généalogique, page 622.

(6) Cf: "Dictionnaire biographique et généalogique" de Jal ; — "Histoire générale et chronologique de la maison royale de France" du Père Anselme.

(7) Cf: "Frontenac et ses amis", page 16.

(8) Cent treize ans plus tard, en 1785, l'Etat de la Virginie, ayant décidé d'élever une statue à Washington, chargea Jefferson de choisir l'artiste digne d'exécuter cette œuvre. Jefferson fit des offres à Houdon et le grand statuaire ne recula pas devant la traversée de l'Atlantique, "qui en eût effrayé d'autres à cette époque" remarquent les journaux du temps, pour s'acquitter d'une tâche aussi honorable, et qui lui acquit une renommée universelle. Si l'Atlantique était redoutable à l'époque d'Houdon, combien davantage l'était-il au temps de Frontenac? Aussi, quelle magnifique progression de courage et d'audace l'historien n'établit-il pas en remontant, de la sorte, de Frontenac à Champlain, de Champlain à Cartier, de Cartier aux Basques, et des Basques aux Vikings!

mer, de braver les dangers de ce farouche et ténébreux Atlantique, alors encore fort inconnu, eût parfaitement justifié la conduite de Madame de Frontenac en cette circonstance. D'autres ont eu, comme elle, cette terreur invincible, pour nous aujourd'hui inexplicable, des espaces sans bornes et des mystérieux infinis ; personne, que je sache, ne leur a reproché cette crainte nerveuse incontrôlable, relevant uniquement du tempérament et n'affectant en aucune façon l'énergie du caractère. Le troisième évêque de Québec, Mgr François Du-Plessis de Mornay, fut une autre victime et nous offre un autre exemple de cette étrange maladie.

(à continuer)

ERNEST MYRAND.

Chapeaux de printemps

La question des chapeaux est importante en ce moment, et si vous voulez l'étudier dans tous ses détails, je vous conseillerais fort de vous rendre chez Scroggie, le populaire magasin, coin des rues Universités et Ste-Catherine, pour admirer le superbe étalage qu'on vient d'en faire.

C'est vraiment le paradis des chapeaux et vous ne savez vraiment lequel admirer le plus de ces charmantes toques à symphonie très douce, ou de ces autres formes, crânement relevées sur un côté ou de ces chapeaux couleur pastel avec des teintes d'arc-en-ciel, ou encore de ces élégants modèles couverts de plumes aux tons dégradés s'harmonisant si parfaitement avec la paille et les garnitures.

Deux nouveautés très intéressantes : le canotier en beige clair, ou ivoire, garni de rubans de velours et d'ailes noires ou blanches coquettement posées sur les bords relevés.

A signaler encore, le chapeau tout en fleurs avec des écroulements de roses débordants derrière jusque dans les cheveux.

Les formes en galon "crinoline", avec appliqués de dentelle, les chapeaux en paille panama, garni de chiffon d'or et de dentelle blanche, les choux de velours avec cœur de coquille de nacre, voilà encore des nouveautés dignes d'être signalées. A remarquer encore que le pointillé d'or sera bientôt porté sur les chapeaux durant la saison nouvelle.

Allez chez Scroggie. Il tient en ce moment le record de la vogue.

BARONNE LOUISE.

Impressions d'une française en Amérique

Ottawa, mercredi matin.

Je suis dans l'enchantement ; je voudrais retenir les heures: ce séjour est trop court, il va finir trop vite.

Quel homme que sir Wilfrid Laurier, le premier ministre du Canada! Quel cœur, quelle intelligence, quelle valeur, et surtout quelle modestie et quelle simplicité!

Lady Laurier nous attend à la gare avec le président de l'Institut Canadien, où je dois donner une conférence. La femme du premier ministre est très sympathique. C'est la femme la meilleure, la plus accueillante ; l'épouse dévouée qui soigne avec amour un mari dont la santé est délicate et qu'elle admire avec tout le monde. Elle a du tact, du bon sens, du cœur, et j'ai été, de suite, très à mon aise avec elle. On m'avait tant parlé de sir Wilfrid, qui est adoré, non seulement par les Canadiens-Français, mais aussi par beaucoup d'Anglais, que j'avais hâte de le voir.

Nous arrivons à leur résidence, très jolie, très confortable. Le ministre est là, à l'entrée. Il me reçoit simplement, cordialement, et, de suite, je suis conquise par un extérieur des plus charmants. Sir Wilfrid a l'allure d'un Anglais très correct et très gentleman ; sa physionomie est d'une finesse extrême. Il a soixante ans, vient d'être malade depuis deux ans, mais on le trouve beaucoup mieux. Cet homme supérieur réunit toutes les distinctions: la distinction physique, la distinction morale et la distinction intellectuelle.

Nous nous mettons aussitôt à table. Je dîne en costume de voyage. Il est sept heures et sir Wilfrid doit aller au Parlement. Il y a séance et nous nous y rendrons aussi.

La causerie est facile et intéressante avec cet homme libéral qui a fait tant de bien à son pays par ses convictions inébranlables.

Il part avant nous, car je dois m'habiller, ce qui ne nous amène au Parlement qu'à neuf heures... juste pour voir la couronne qui domine le faîte du monument s'éteindre tout à coup.

La séance est suspendue. On raconte une anecdote amusante à propos de ces réunions du soir: beaucoup de maris prétextaient les affaires du Parlement pour disparaître des soirées entières ; les femmes ont réclamé, et à cause d'elles, dit-on, chaque fois qu'il y a séance, la couronne royale qui domine l'édifice est éclairée et l'on éteint dès que c'est fini.

Ottawa est une ville anglaise, très jolie, ayant énormément d'espace ; mais son Parlement fédéral surtout est admirable. C'est un des plus beaux qu'on puisse voir. Il est situé sur une immense place et nous entrons malgré la fin de la séance.

Nous allons faire une visite au président de la Chambre qui est Canadien-français, au président du Sénat qui est Anglais ; nous visitons la magnifique bibliothèque du Parlement, nous rejoignons sir Wilfrid et nous partons sans lui, parce qu'il a un comité de ministres.

Il nous rejoint, à la maison, peu après, et j'ai la joie de causer avec lui presque jusqu'à minuit. C'est délicieux de l'entendre exprimer son opinion avec toutes les qualités d'un causeur et d'un homme d'esprit. Les Canadiens-Français peuvent être fiers d'avoir une pareille personnalité à leur tête. Et sa meilleure, sa plus exquise qualité, c'est la bonté. On me raconte que les enfants eux-mêmes l'adorent, tellement il sait les attirer et les charmer.

Lady Laurier s'est donné la peine de me conduire, hier matin, à dix heures et demie, chez le délégué apostolique, Mgr Sbaretti, qui demeure un peu hors la ville, ce qui me fait visiter Ottawa ; puis chez les dominicains qui ont manifesté le désir de ma visite. Nous déjeunons chez le président du Sénat où je suis

très cordialement accueillie. Nous sommes quatorze à table Sir Wilfrid est en face de moi et nous pouvons causer. Je lui trouve plus d'un point de ressemblance avec l'un de mes meilleurs amis, M. Méline.

Nous allons ensuite à la séance du Parlement. Ce qui me plaît, c'est qu'elle commence toujours par la prière à laquelle le public n'est pas admis. Je regrette de ne pas entendre parler sir Wilfrid Laurier qui, paraît-il, est orateur de premier ordre, soit en français, soit en anglais, Il parle les deux langues également bien, mais il est Canadien-Français et défend surtout les intérêts de la province de Québec.

A quatre heures et demie, il faut rentrer faire toilette. Lady Laurier a eu la délicatesse d'organiser, chez elle, une réception pour me faire connaître la société canadienne-française d'Ottawa ; réception des plus charmantes, des plus cordiales, et où, chose rare, m'assure-t-on, on ne parle pas du tout anglais. Sir Wilfrid a l'amabilité de venir à cette réception, de parler à chacun avec cette simplicité affable qui lui gagne les cœurs. Quand tout est fini, nous restons en intimité jusqu'au dîner.

Après, c'est une conférence. Je m'y rends avec sir Wilfrid et Françoise ; lady Laurier part en avant. Je suis reçue par le président de l'Institut Canadien qui me fait un discours ; mais, cette fois-ci, je ne réponds rien.

C'est le chef de la Cour Suprême, M. Taschereau, qui est le président d'honneur.

Revenue à la résidence de sir Wilfrid Laurier, je prolonge tant que je puis ce dernier soir de causerie. J'ai tant de choses à demander, y apprendre, et tout m'inspire un si vif intérêt!

THERESE VIANZONE.

RECETTES FACILES

HUITRES EN RAGOUT. — Faites-les blanchir ; égouttez-les sur un tamis ; ensuite mettez du velouté dans une casserole, faites-le chauffer ; assaisonnez-le convenablement, et jetez-y vos huîtres, avec quelques anchois hachés. Ne les laissez point bouillir, et servez-les seules ou en sauce pour le poisson.

CIVET AU LIEVRE. — On suspend les lièvres par les pattes de derrière pour enlever toute la peau, tant du corps que des pattes, jusqu'à la tête, comme l'on fait de l'anguille: on ôte le cœur et on garde le foie ; on coupe la pièce en huit morceaux et on verse dessus, un verre de vinaigre et un demiard d'eau, on laisse tremper quatre heures, on retire et on assèche cette viande entre deux linges, on roule dans la farine et on fait rôtir un peu, on pique deux bardes de lard dans chaque morceau, on les place dans le chaudron avec de l'eau par dessus la viande ; on ajoute poivre, sel, persil, têtes de clou pilés, avec quatre cuillérées de farine rôtie, on fait cuire deux heures. On écrase le foie dans un verre et demi de vin de Port, et on jette cela dans le civet, en brassant encore un quart d'heure avant de le retirer du feu.

CONSEILS UTILES

Le soda à pâte s'emploie avantageusement pour le mal de dents; on en enveloppe la dent malade et la douleur cesse presqu'aussitôt.

Si, avant de faire un voyage sur mer, vous prenez deux ou trois jours avant le départ quelques doses de chloroforme mélangé d'eau, vous n'aurez pas le mal de mer. Le médecin indiquera la quantité.

Cinq gouttes de térébenthine prises sur un morceau de sucre arrête un rhume au début.

Etablissement favori

Une visite au Palais de la Nouveauté vous mettra au courant des modes nouvelles, et vous dira qu'elles sont faites pour vous plaire. Mais le grand talent de Mme Lamoureux est de savoir approprier la mode à la tournure et à la taille, ce qui ne se rencontre pas toujours. Les jupes sont supérieurement taillées et montées, et les manches, qui entrent aujourd'hui, pour les trois quarts dans l'élégance du corsage, sont jolies et seyantes même au bras le moins gracieux.

Les meilleurs tissus sont aussi employés, lainages de première qualité comme étoffes plus souples et plus légères. Admirez les boléros de forme nouvelle qui seront tant portés au printemps. Enfin, l'abondance et la diversité ne manquent pas. Vous n'aurez que l'embarras du choix. On se mettra encore, très complaisamment à votre disposition pour tous les renseignements dont vous pourriez avoir besoin.

S'adresser:

Mme JOS. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783 rue Sainte-Catherine,
Montréal.

Mlle de Beaujeu donnera une deuxième conférence sur les Ecoles ménagères, mercredi prochain, 21 mars, à trois heures et demie. Mme Duclos de Méru a aussi promis de parler sur les Associations féminines françaises. Cette séance, qui promet d'être fort intéressante, aura lieu au Monument National. Le public est invité. L'entrée est libre.

Dieu ne nous a pas faits pour les choses fragiles et caduques, mais pour les choses célestes et éternelles. (Léon XIII).

PAGE DES ENFANTS

Prix et conditions du Concours

Pour mes neveux et nièces jusqu'à 14 ans. Appréciations littéraire du conte de Noël: "Le secret de Paul", écrit spécialement pour notre page par Mlle Misserey, de Nuits Saint-Georges, France, lequel conte parut dans le numéro de Noël et du Jour de l'An du "Journal de Françoise", de cette année. A chacune de ces compositions devra être apposés au bas le nom ou pseudonyme avec l'âge du concurrent. Tout travail qui manquera à une de ces conditions sera jeté au panier.

1er prix, pour les petites filles: Une jolie boite à ouvrage.

1er prix pour les petits garçons: Beau livre de Jules Verne au choix.

2ème prix, pour les petites filles: Un des intéressants livres de Mme de Ségur, au choix.

2ème prix, pour les petits garçons: Un superbe canif à plusieurs lames.

Mes neveux et nièces, depuis 14 ans, devront donner leur appréciation sur le livre de Laure Conan: "Angéline de Montbrun", dont la troisième édition, revue et augmentée vient de paraître. Leur travail ne devra pas dépasser deux feuilles de papier grand format (foolscap), écrites d'un seul côté. Ce règlement peut être appliqué aux plus jeunes aussi bien qu'à leurs aînés.

Le concours se terminera le 14 avril, Samedi-Saint, au soir. Aucune composition ne sera acceptée après cette date.

Ceux qui n'auraient pas en leur possession le livre de Laure Conan, peuvent se le procurer en s'adressant à l'auteur: Laure Conan Malbaie, comté de Charlevoix, de même qu'aux bibliothèques de la ville, paroissiales ou autres, où l'on pourra trouver sans doute, cette dernière édition "d'Angeline de Montbrun".

1er prix pour les jeunes filles: Joli médaillon monté en argent, dit porte-bonheur.

1er prix pour jeunes garçons: Plume-fontaine Laurier.

2ème prix pour les jeunes filles: Vinaigrette en argent.

2ème prix pour les jeunes garçons: Breloque magnifique pour chaîne de montre.

Causerie

Comme vous le savez, je suppose, chers amis, un nouvel état souverain s'ajoute à la carte de l'Europe: la Norvège.

Unis depuis un siècle, les Norvégiens voulurent eux aussi se payer le luxe d'une petite révolution et paisiblement comme leur caractère, sans grands bouleversements, ce qui eut été contraire à leurs habitudes, ils réclamèrent hautement un souverain qui leur appartînt.

Le roi de Suède, qui déteste la guerre et les désordres civils, consentit sans se faire prier à ce que le gouvernement provisoire de la Norvège lui demandait : autoriser un de ses petits-fils, Charles-Frédéric à régner dans leur pays.

Bien qu'il fût prince royal, celui-ci n'était pas par sa naissance appelé au trône. La plus grande ambition que Charles-Frédéric put avoir c'était de devenir à son tour, amiral de la flotte danoise après bien des années de services. Vous pouvez vous figurer l'agréable surprise qu'on lui fit en l'appelant à gouverner un royaume à l'âge de 33 ans, et quel royaume! habité par un peuple pacifique et doux, qui sait organiser une révolte sans désordre et sans grandes perturbations : c'est une chose un peu rare chez un peuple de l'Europe.

Le gouvernement de Norvège communique à son pays la réponse de Christian de Suède, il s'agit maintenant de savoir si la majorité norvégienne consent à accepter le petit-fils de leur souverain. On demande un vote général. Charles-Frédéric est acclamé à l'unanimité et les nouveaux sujets du jeune roi réclament le plus tôt possible, le plaisir de connaître leur souverain. Le lendemain du jour où eut lieu le vote décisif de l'Assemblée Nationale, c'est-à-dire le 19 novembre 1905, les délégués se mirent en route pour Copenhague, pour aller chercher Charles-Frédéric et sa femme, maintenant la reine Maud, et son fils, le prince Olaf. Le nouveau monarque a juste le temps de choisir son nom royal: Haakon VII, son prédécesseur Haakon VI ayant été le dernier monarque de la Norvège indépendante, et tous les rois de ce nom ont laissé de beaux souvenirs. Le 25 novembre, le bateau qui portait Haakon VII fit son entrée triomphale dans les eaux de Christiana au milieu d'une brume épaisse et sous une neige glacée. La foule massée un peu partout, attendait son souverain impatiemment, et témoigna à sa vue un enthousiasme dont il est peu coutumier d'ordinaire.

Au moment où le chef du gouvernement provisoire, M. Michelsen, entouré de ses ministres, s'avança sur le pont pour venir saluer le roi, le canon tonna, et le petit prince Olaf effrayé et voyant s'éloigner son père se mit à appeler de toutes ses forces: Papa, papa. Toutes les dignités s'effacent devant celle de la paternité. Aussitôt Haakon VII se retourna, et prenant son héritier dans ses bras, il n'eut que le temps de passer son chapeau dans la main qui soutenait le prince pour tendre l'autre à M. Michelsen.

Oh! l'amour paternel! n'est-il pas la plus grande des royauté? Charles-Frédéric l'a bien compris par cet acte si touchant dans sa spontanéité. Il est vraiment le petit-fils du roi Christian de Danemark dont la simplicité proverbiale l'aurait plutôt fait passer pour un bon bourgeois aisé que pour un souverain d'Europe.

La ville de Christiana offrait un spectacle charmant dans l'originalité de son décor. Sa beauté consiste

PAGE DES ENFANTS

plutôt dans son cadre de forêts et d'eaux vives que dans la splendeur de ses édifices. Mais l'ingéniosité de ses habitants en avait transformé l'aspect, par sa parure de rameaux verts entremêlés du drapeau de l'indépendance aux vives couleurs bleu et rouge, qui formaient avec le blanc de la neige un gai contraste. La ville était en liesse. Pour tous les Norvégiens, cette fête était un signal de résurrection nationale, de là leur enthousiasme et leur délire.

Le petit prince Olaf a dès les premières heures conquis l'affection de la Norvège entière. A l'arrivée du roi Haakon VII et de la reine Maud, le royal héritier fut de toutes les cérémonies. Il se prit même, paraît-il, d'un beau zèle pour un des magistrats à la réception officielle du Conseil municipal de Christiana.

Il alla même jusqu'à mêler sans scrupule les feuilles de papier sur lesquelles étaient écrites les belles phrases de sa harangue, ce qui, paraît-il, ne troubla nullement le magistrat qui prit la chose très gaiement.

Le roi et la reine de Norvège sont déjà considérés comme de vieux habitants de Christiana. Peu de jours après le couronnement de leurs Majestés, une dame d'honneur promenait l'enfant royal dans le parc entourant le château, et toutes les dames qui passaient embrassaient le petit prince. Si bien, qu'il fallut abréger la promenade afin de ne pas fatiguer l'héritier de Haakon VII.

Toutes ces anecdotes nous montrent bien quelles mœurs simples et familiales sont celles de la cour de Norvège et du nouveau roi. Le même caractère d'intimité se rencontre dans toutes les réceptions faites à celui-ci; il en sera encore ainsi lors du sacre de leur souverain qui aura lieu en juin prochain. D'ici là, le jeune monarque s'exerce au gouvernement de son peuple par la bienveillance et la bonté, tendant d'abord à se faire aimer de ses sujets, en s'inclinant vers eux dans leurs besoins, au lieu d'y établir un règne d'autocratie et de luxe égoïste dont les rois d'autrefois ont eu tant à déplorer les fâcheux résultats.

TANTE NINETTE.

Jeux d'Esprit

DEVINETTE

Quels sont les deux princes qui n'arrivent jamais à se dépasser l'un l'autre de plus d'un pas ?

ENIGME

De moi, dit-on, personne n'est content,
J'apporte pourtant la richesse,
La capricieuse déesse
Fortune, affecte en se jouant
De me placer étrangement,
Et s'il s'agit d'un héritage,
Quand vient le moment du partage,
Je suis discuté, chipoté,
Mal vu, quelquefois rejeté
Dans un seul cas, je vois d'aimables mines,
C'est quand je suis très gros... tu me devines.

Réponse à Jeux d'Esprit

ANAGRAMME

Fille d'un patriarche,
Bien longtemps après l'arche,
J'épousai malgré lui,
Un jeune et beau mari.
C'est encore en Asie,
Ou bien même en Turquie,
Lecteur que me voilà,
Comme nom de pacha,
O grandeur passagère,
En plante potagère,
D'un parfum... capiteux,
J'apparais à vos yeux.
Rép. — Lia, Ali, Ail.

Ont répondu : Josephte Dion, Woonsocket; Louise Savard, Claire Lavallée, Adrienne, Jean, Incognito, Printemps heureux, Juliette St-George, V. St-Onge, Joséphine A., Montréal.

Corinette, Trois-Rivières; N. Laliberté, Jos. Lapointe, E. Paradis, Québec.

CURIOSITE HISTORIQUE

A quelle époque commença-t-on à tisser de la soie en France?

Rép. — D'après la légende, c'est à l'époque des Croisades qu'aurait été intsoduite en France la fabrication des étoffes de soie. Ce n'est réellement que sous le règne de Louis XI qu'on commença à tisser la soie en France.

Ont bien répondu:

Julie de B., Incognito, V. St-Onge, Joséphine A., Montréal; Josephte Dion, Woonsocket; Corinette, Trois-Rivières; Frédéricka Demers, Aldéric L'Heureux, Québec.



Les paupières des yeux gris vert battirent nerveusement, et les joues colorées de grand air rougirent sous leur hâle. Puis, libéré de l'étreinte des petites mains, Jean de Laneau se leva :

—Je devine ce que vous voulez dire. Vous croyez que j'ai immolé mon avenir à ma mère. De bonne heure, il est vrai, je m'étais déclaré à moi-même que je ne me marierais pas, tant que j'aurais ma mère près de moi. Ma situation était si particulière! Pouvais-je oublier que j'avais été, si longtemps, l'unique joie de la pauvre femme, restée veuve à vingt-quatre ans? Jamais elle ne m'a détourné du mariage...

Les lèvres de Mme Montbard se serrèrent, dans un froncement ironique. Décidément, l'homme le plus intelligent ne saurait pénétrer les subtilités de la diplomatie féminine! Mme de Laneau s'était bien gardée de rien recommander, ni de rien défendre à son fils. Mais, n'agissait-elle pas, en toute occasion, comme si leur vie à deux devait se perpétuer éternellement? Jean n'avait pu discerner les entraves ténues par lesquelles l'assujettissait la main

—Quel coup eût été pour elle l'introduction d'une étrangère dans notre intimité! poursuivait-il la voix émue. Eût-elle survécu au partage de notre affection et... — il hésita — à la diminution de son autorité? Je ne le crois pas... Mais, je me hâte de vous le dire, — il n'y eut pas de sacrifices, puisqu'il n'y eut jamais chez moi d'aspirations à un autre genre d'existence.

—Parce que tu t'appliquais à les écarter, dit tranquillement Mme Montbard... Mais... à présent? M. Jean de Laneau, qui arpentait le salon, les deux mains dans ses poches, fit volte-face:

—Je vous attendais là!... A présent, il est trop tard!... Trente-trois ans à la Saint-Michel prochaine, et quelques cheveux gris aux tempes.

—Bah! ça ne se voit pas!...Grand, blond, des traits réguliers, de la physionomie et du teint, tu garderas ton apparence vingt ans!

—Je vous répète qu'il est trop tard! accentua M. de Laneau avec énergie. Il faut se marier jeune..., Les caractères ont plus de chance de se fondre... Maintenant mes habitudes sont arrêtées, Je n'y veux rien changer... En l'honneur de qui, d'ailleurs? D'une inconnue! — Quelque demoiselle mûrissante qui n'aura pas réussi à placer son cœur!...

—Un gage! interrompit vivement Mme Montbard.

—Je vous l'accorde!... Mais me voyez-vous subir les insipides formalités des entrevues, des présentations soigneusement mijotées? La nausée me prend, à cette seule imagination! Ne me lancez jamais dans pareille aventure, marraine, je vous retirerais toute ma confiance!...

Mme Montbard regarda mélancoliquement le bout de sa pantoufle brodée.

—Sois tranquille!... C'est dommage, pourtant, qu'un cœur comme le tien — je tiens aux vieux clichés, moi! — s'atrophie dans la solitude.

Jean pirouetta sur lui-même, et considérant sa marraine avec une tendresse profonde :

—La solitude! répéta-t-il à demi-voix. Mais c'est fatalement le lot de tout être humain, tôt ou tard..... Vous-même... Vous avez été mariée.. vous êtes mère, grand'mère... Vous n'en êtes pas moins seule.

Il regretta cette réplique, en voyant les yeux noirs de Mme Montbard se ternir. Mais, tout de suite, une étincelle dissipa la brume.

—J'ai accompli ma destinée, dit la vieille femme d'une voix ferme. Maintenant, je vis de souvenirs et d'espérances, sans cesse occupée des absents dont les images m'entourent.

Elle prit sur le guéridon deux photographies représentant de jolis enfants groupés, et les tendant au jeune homme :

—Voilà mes collections à moi!... Je ne cesse jamais de songer à mes trésors. Je rumine la dernière entrevue, j'escompte le plaisir du prochain revoir... Et je trouve moyen d'être heureuse!

M. de Laneau serra doucement les doigts de sa vieille amie:

—Vous êtes presque une sainte, marraine!

—Oh! non, loin de là! fit la charmante femme, mais je comprends le sens de la vie, voilà tout.

Il se fit un petit silence. L'heure sonna. M. de Laneau vérifia sa montre.

—Je me sauve, j'ai rendez-vous à la fabrique...

—Viens déjeuner avec moi samedi, veux-tu?... Tu constateras, au moins, les progrès de mon portrait?...

—Soit! A samedi!...

La porte se referma. Mme Montbard resta longtemps rêveuse, repassant les idées que remuait en elle cette dernière causerie.

—Décidément, la société est souverainement injuste envers les célibataires des deux sexes! conclut-elle. On les répute des êtres personnels, insensibles, incapables d'affection, tandis que leur résolution est souvent motivée par les causes les plus louables. Et d'ailleurs, parmi les vieilles filles, combien n'ont pas le choix de leurs destinées? Combien, faute de fortune ou de beauté, n'ont jamais rencontré un prétendant? Et les hommes parfois, n'ont pas été plus libres d'arranger leur vie à leur gré... Combien, comme ce bon Jean, se sont abstenus du mariage, par exagération de reconnaissance filiale pour ne pas attrister une mère, ou un père?

Ce thème l'intéressait si fort qu'elle ne put s'empêcher de le discuter le lendemain, tout en posant. A l'entendre, les célibataires étaient des êtres exceptionnellement délicats, dévoués, courageux... et elle citait en exemple Jean de Laneau,

M. Jean de Laneau, qui arpentait absents dont les images m'entourent. citait en exemple Jean de Laneau,

cet original de Jean qui cachait des trésors de bonté et de sensibilité sous des dehors durs et sceptiques...

Mlle Fanny, délibérémment vouée à sainte Catherine, écoutait ces paradoxes et ce panégyrique, avec une sympathie respectueuse pour les opinions et les préférences de sa vénérable voisine. Si bien qu'elle fut amenée à dessiner machinalement l'image évoquée par les propos de Mme Montbard. Le coin de papier sur lequel la jeune fille essayait ses crayons se trouva tout à coup illustrée d'une vignette: une figure caractérisée, au front carré sous une toison d'or, aux yeux ironiques, allongée d'une barbe en pointe, à la Valois. Un peu interdite de rencontrer sous sa main le portrait de M. Jean de Laneau, Mlle Chesnel, numéro Trois, se tira d'embarras en entourant prestement cette tête d'un cercle lumineux.

—Là, fit-elle, espiègle, en la montrant de loin à Mme Montbard, voici toujours le nimbe, anticipant la canonisation!

III

M. de Laneau fut ponctuel au rendez-vous du samedi. Dès qu'il parût dans le salon, Mme Montbard s'élança au-devant de lui, et l'emmena devant le pastel :

—Hein! cela a marché, depuis quatre jours! me reconnais-tu?

Elle eut le plaisir de surprendre une expression d'étonnement satisfait, dans les yeux de son filleul.

—Tiens! tiens! Mais c'est gentil! fit Jean se baissant, se redressant, se reculant et se rapprochant, pour un examen sérieux. Ce n'est pas fignolé, peigné, comme ces travaux de femme qui semblent toujours exécutés à la pointe de l'aiguille. La première fraîcheur de l'ébauche est conservée... Les mains, par exemple, ne sont pas irréprochables... La main gauche s'accroche mal au poignet et n'a que trois doigts.

—Fais-le remarquer à Mlle Chesnel! Elle vient à une heure et demie.

—Vous voulez donc que cette jeune fille me prenne en grippe? Vous savez bien que les artistes sont gens susceptibles?

—Pas elle... A ce point de vue, toujours... Elle est trop intelligente et trop sensée... et si possédée du désir de bien faire!

—C'est juste ; j'oubliais... Vous avez découvert un phénix!

—Taquine s'il te plaît! J'ai tout bonnement rencontré une vraie et charmante jeune fille... Et aucun de tes bibelots rares ne vaut cette merveille-là.

—Heu! fit M. de Laneau, avec un hochement de tête incrédule.

—Tu n'y connais rien en ta qualité d'ours, enfermé dans ton "ourserie"... Mais, moi, je puis étudier ma petite peintresse dans nos longs tête-à-tête... Ah! elle s'abandonne en toute confiance, la chère enfant! Je n'ignore rien de son clair passé, des péripéties de son existence familiale et de ses espérances ingénues...

—Faciles à deviner: un mari !. C'est leur rêve à toutes!

—Tu n'y es pas. Les petites Chesnel sont gaiement résolues à rester filles. Elles savent fort bien qu'ils ne se trouve point de maris pour les demoiselles sans dot... Chacune se dispose à faire son chemin et à se débrouiller seule, je te l'ai dit... C'est dommage pourtant! Il n'existe donc pas de braves garçons qui aient simplement envie d'être heureux? Tu devrais en trouver, parmi tes connaissances, industrielles ou autres?

—Justice céleste! s'exclama M. de Laneau, en levant les bras au plafond, me voilà embauché comme agent matrimonial. Que faites-vous de moi, ma marraine?...

Mais la querelle s'apaisa à cette annonce magique :

—Madame est servie.

Filleule et marraine passèrent dans l'élégante salle à manger, où le couvert étincelait, avec des coquetteries d'arrangement qui récréaient les yeux. Mme Montbard possédait, à un degré supérieur, l'art essentiellement féminin de rendre charmant et agréable tout ce qui l'entourait. Le menu était délectable, combiné à souhait pour la satisfaction d'une fine gourmandise. Assis en face de sa souriante hôtesse, Jean de Laneau fut bientôt envahi par un sentiment de bien-être physique et moral, qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Il ne put se retenir de l'exprimer:

—Vraiment, je suis content d'avoir une marraine-fée ! Il n'y a qu'une femme pour savoir organiser une maison. Quelle débandade, quel laisser-aller chez moi, depuis que ma pauvre mère n'est plus là! Aussi, je dîne au restaurant le plus souvent possible, maintenant.

—Tu vas te perdre l'estomac...... Viens ici, plutôt... Ou mieux encore, marie-toi!

Comme elle s'y attendait, cette boutade fut accueillie d'un éclat de rire.

—Toujours votre marotte! Mais vous prêchez dans le désert, obstinée marraine! Jean de Laneau mourra impénitent et vieux garçon!

—Qui vivra verra ,riposta Mme Montbard, pour ne pas avoir le dernier mot, mais sans conviction.

Puis la causerie tourna, s'alimentant de réminiscences chères à tous deux, qui dataient de l'époque où Jean n'était qu'un adolescent, compagnon de jeu de ses cousins. Et ils flânèrent si longtemps parmi ces souvenirs qu'ils n'avaient pas achevé de déguster le café,quand un coup de sonnette vibra.

—Ma petite artiste, souffla Mme Montbard. Laissons-la s'installer.

Une forme svelte se dressa bientôt devant le chevalet, que M. de Laneau apercevait par l'entrebâillement de la porte. Mlle Chesnel était venue tout droit à son tableau et contrôlait la besogne de la veille, avec une inquiétude qui faisait fléchir sa taille souple et son cou mince, ombré d'une lourde chevelure. Sans perdre la toile de vue, la jeune fille enleva son chapeau, enfila sa longue blouse, avec les mouvements vifs et précis d'une personne qui sait le prix du temps.

Elle sursauta à la voix de Mme Montbard, qui lui criait de la salle à manger :

—Je vous rejoins, chère enfant ! Vous permettez à mon hôte d'achever son cigare dans le salon, n'est-ce pas?...... Mais, je t'assure, Jean, continuait la vieille dame sans laisser à la jeune fille le temps de répondre, Fanny ne craint pas l'odeur du tabac... M. Chesnel est un fumeur... Seulement, un érudit qui se respecte ne peut fumer qu'une pipe allemande, avec un fourneau de faïence et un tuyau d'un pied, tu comprends!

Tout en débitant ces badinages, l'aimable femme entrait dans le salon, suivie de M. de Laneau, et celui-ci put juger des progrès rapides de l'intimité, entre le peintre et son modèle, au baiser plein d'effusion dont Mme Montbard gratifiait sa jeune voisine.

Décidé à se montrer affable pour la favorite de sa marraine, M. de Laneau s'inclina, courtois:

—Eh bien! mademoiselle! fit-il en désignant le chevalet, vous devez être contente! Ça marche très bien, ce pastel!

Le rose visage s'éclaira soudain d'un rayonnement dont s'illuminèrent les prunelles mordorées.

—Vous trouvez, monsieur? Oh! si je pouvais croire!

Mais aussitôt allumée, cette clarté s'éteignait:

—Non, vous êtes trop indulgent ! Moi, j'ai conscience d'avoir gâché, sottement, hier... certains détails se sont alourdis... Et puis, il y a les mains... Oh! les mains! gémit-elle d'un ton de désespoir!

—Voilà justement le point critiquable! acquiesça M. de Laneau, gagné par tant de simplicité et de franchise. Mais puisque vous apercevez si bien vos fautes, vous arriverez sûrement à les corriger. Les mains, d'ailleurs, sont toujours une difficulté.

—Et celles de Mme Montbard sont si particulièrement jolies, avec leurs doigts fuselés, leurs phalanges à fossettes et cette blancheur nacrée! admira la jeune fille. Vous n'imaginez pas, chère madame, combien je les envie ardemment... eCe doit être si agréable de mettre de la grâce à ses moindres gestes!

—Mais vos menottes, à vous, ne sont pas si mal tournées! fit obligeamment la vieille dame, en allongeant entre les siennes une petite main nerveuse, aux extrémités légèrement carrées. Un peu rose encore! Défaut de pensionnaire que vous regretterez à mon âge! Mais, chère enfant, je sais qu'aujourd'hui votre cours de perspective, à quatre heures, limite notre séance. Si nous nous mettions à l'œuvre?

Fanny jeta un coup d'œil craintif vers M. de Laneau.

—Oubliez-moi, mademoiselle, dit celui-ci, s'asseyant dans un fauteuil, à quelque distance du chevalet, et se munissant d'un journal. — Je ne vous ennuierai d'ailleurs que peu d'instants de mon ouportunité. Et ça m'intéresse fort de vous voir tripoter vos petits crayons.

Mlle Chesnel numéro Trois, à court d'objection, se résigna. Elle ouvrit ses boîtes, en disposa les compartiments sur une table à étagères et s'assit devant le chevalet. Mais la présence d'un tiers insolite lui causait quelque malaise, et elle s'agitait en de brusques trépidations, comme un oiseau inquiet. Enfin, elle parut concentrer toute la résolution dont elle était capable.

—La tête un peu tournée à droite, chère madame, prononça-t-elle gravement. L'épaule gauche un peu plus haute... Là, c'est bien! Vous avez retrouvé la pose.

Par-dessus son journal, M. de Laneau observait les indices de ce petit drame moral. Maintenant, la jeune fille, redevenue maîtresse d'elle-même, s'absorbait dans son étude, le regard concentré, le front plissé par l'attention. Mais la main alerte qui se teintait d'une poussière nuancée, au frottement des crayons, était encore trop agitée pour oser attaquer les morceaux importants et musait parmi les broutilles secondaires.

(à continuer)

LE PACIFIQUE CANADIEN

LES TRAINS PARTENT DE MONTREAL, DE LA GARE WINDSOR.

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m., b4.00 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p. m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., d7.25 p.m.
ST-PAUL, MINNEAPOLIS, a10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a9.40 a.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.45 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, b8.45 a.m., c8.50 a.m., a2.00 p.m., b5.15 p.m., a11.30 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.35 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.45 a.m., b5.15 p.m.
ST-GABRIELLE, b8.45 a.m., b5.15 p.m.
STE-AGATHE, R9.00 a.m, b5.00 p.m.
LABELLE, M9.00 a.m., b5.00 p.m.

(a) Quotidien ; (b) Quotidien, excepté les dimanches ; (M) Jeudi ; (R) Mardi et jeudi seulement ; (c) Dimanche seulement ; (d) Quotidien, excepté le samedi ;

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.



ANGELINE de MONTBRUN

PAR

LAURE CONAN

3ième et nouvelle édi ion,

REVUE ET CORRIGÉE

Prix - - - 75 cts

S'adresser à :
LAURE CONAN,
MALBAIE (Charlevoix)



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située, ou, si le homesteader le désire, il peut, sur demande au ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local être autorisé à faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Epilepcure

CE REMEDE

VERITABLE SPECIFIQUE

Après quelques années d'expérience est mis dans le commerce à la sollicitation de nombreuses familles qui en out expérimenté les

MERVEILLEUX EFFETS

Marque de commerce

On sait que la terrible maladie que l'EPILEPCURE est appelé à guérir, n'a jamais cédé aux remèdes les plus puissants.

Nous pouvons affirmer que l'EPILEPCURE donnera un prompt résultat, si on le prend selon les directions.

PRIX: $1.00 LA BOUTEILLE OU $5.00 POUR SIX

DEPOT GENERAL

The Eastern Drug Co. Ltd.

4 Cote St-Lambert

Montréal.

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS ET MAGASINS DE NOUVEAUTES

Direction et administration : 1714 STE-CATHERINE, coin St-Denis, Montréal. Tel. Bell. Est, 2636.. — Patrons sur mesures depuis 15c.

Chroniques du lundi

PAR

FRANCOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35 cents. A vend.. chez MM. DEOM & FRERES, 1877 rue Ste-Catherine, Montréal.



QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine. Montreal



SPECIALISTE

BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX **GRATIS**

1824 STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars
Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

La Femme Comtemporaine

REVUE INTERNATIONALE DES INTERETS FEMININS

Synthèse des Oeuvres, des Idées, des Choses d'Art qui, dans l'ordre intellectuel, moral ou religieux, peuvent servir à l'utile évolution de la femme contemporaine, au triple point de vue individuel, familial et social.

P. LETHIELLEUX,
Libraire-éditeur,
22 rue Cusette, Paris.

Journal des Demoiselles

—ET—

Petit Courrier des Dames

REVUE DE LA JEUNE FILLE ET DE LA FEMME

Edition bi-mensuelle.

Directeurs: R. Thiéry, Ch. Gichard.
52, Rue SAINT-GEORGES, PARIS

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE ;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES ;

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents. **A vendre partout**

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents,

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c

..LES VERS..

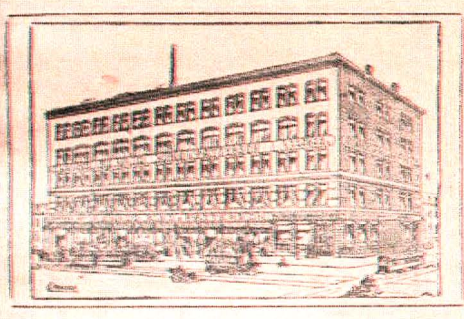
Les Pastilles du Dr Coderre pour Les Vers sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can



Le Temps est arrivé

de pen er à vo ach ts de

MEUBLES, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie,

Tapis Turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY



Cigarettes Egyptiennes

MOGUL

Bouts en liège

15c. LA BOITE

Coaltar Saponine

Desinfectant Cicatrisant

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS.

TRES EFFICACE CONTRE LES

Plaies, Cancers, Angines, Suppurations, etc., etc.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

Lotions, lavage de nourrissons, soin de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives, et des muqueuses.

SE MEFIER DES CONTREFAÇONS.